Entretien paru dans le magazine allemand « Zinnober » (2004)

1) *Ihre Anfänge als philosophischer Schriftsteller und Mentor von Zeitschriften und Organisationen liegen in den späten 60-er Jahren. Hat Sie die 68-er « Revolte » geprägt? Empfanden Sie diese als eine Herausforderung? Wo lag Ihre Übereinstimmung mit der Neuen Linken? Welche Kritik übten Sie an dieser?*

J'ai déjà eu l'occasion de répondre assez longuement à cette question dans un volume collectif paru il y a cinq ans, qui s'intitulait *La Nouvelle Droite et Mai 68*. En mai 1968, je n'avais pas encore tout-à-fait vingt-cinq ans. Je venais tout juste de publier les premiers numéros de la revue *Nouvelle Ecole*, ce qui avait été pour moi une façon de mettre un terme définitif à l'expérience politique de mes jeunes années (à partir de l'âge de dix-sept ans). J'ai assisté aux événements du mois de Mai en tant que spectateur actif et avec des sentiments partagés. Sur le moment, j'y ai vu une sorte de grande fête, avec des côtés un peu surréalistes (on « rejouait » l'expérience de la Commune, on singeait les Gardes rouges de la Révolution culturelle chinoise). Le spectacle était dans la rue, avec ses aspects tumultueux et bavards. Mais je ne suis pas de ceux qui n'ont vu dans ces événements qu'un simple psychodrame. Mai 68 a été, pour toute une génération, la conséquence d'une rupture déjà intervenue dans la vie sociale au début des années soixante. A certains égards, c'est à cette époque qu'on a commencé à changer de monde.

La « Nouvelle Gauche » est une expression informelle. A côté d'un révolutionnarisme plutôt anecdotique, qui a permis à un certain nombre de jeunes de se solidariser d'une « révolte de la jeunesse » de dimension internationale et de rompre avec l'« ennui » des années cinquante, l'un de ses mérites a été de faire émerger un type nouveau de revendications, qui n'étaient plus seulement des revendications quantitatives, mais qui portaient sur la qualité de la vie. Il me semble en fait que le mouvement de Mai a vu s'exprimer simultanément deux tendances très différentes : d'une part, une protestation parfaitement justifiée à mes yeux contre la société de consommation et la société du « spectacle » (Guy Debord), de l'autre, une aspiration de type plus hédoniste et permissive, assez bien résumée par le slogan « jouir sans entraves ». Ces deux tendances étaient tout à fait contradictoires, ainsi qu'on l'a bien vu dans les années suivantes, lorsque les représentants de la deuxième tendance ont commencé à réaliser que c'était précisément dans la société de consommation que leurs aspirations individualistes pouvaient le mieux se réaliser.

Ce qui reste difficile, c'est d'évaluer l'importance exacte qu'ont pu avoir les événements de Mai. A l'époque, j'ai sans doute eu tendance à la sous-estimer. Aujourd'hui, mon avis serait plus nuancé. La façon dont tant de « gauchistes » de cette époque ont, avec une rapidité stupéfiante, renié ou trahi leurs idéaux d'alors nourrit parfois chez moi une certaine nostalgie. Désormais, lorsque les étudiants

manifestent, c’est en général surtout pour critiquer des réformes de structures, demander de meilleures conditions de travail, obtenir des garanties sur leur insertion dans le système en place. Malgré toute la naïveté de la phraséologie « révolutionnaire » de Mai 68, ce type de revendications m’apparaît aujourd’hui comme une incroyable régression.

2) *War war neu an der « Neuen Rechten », so wie Sie verstanden?*

A cette époque, l’expression « Nouvelle Droite » n’avait pas encore été inventée. Je ne me souciais donc pas particulièrement de rechercher du « nouveau ». Mais je me sentais en rupture totale avec une « vieille » droite — disons, une droite de type classique —, qui se bornait depuis des décennies à cultiver ses rancœurs et ses nostalgies, à répéter toujours les mêmes slogans, sans se soucier d’entreprendre le moindre travail de réflexion sur le monde dans lequel nous vivions. Je ne me reconnaissais, de surcroît, dans aucun des traits qu’on lui attribuait en général : militarisme, colonialisme, culte du chef, ordre moral, etc. Mon ambition, au départ, était en quelque sorte de repartir à zéro, de faire un bilan et un inventaire critique dans le domaine de la culture et des idées, sans considération des étiquettes ou des habitudes. Cette ambition était incontestablement de nature encyclopédiste — je me suis toujours intéressé à trop de choses ! Ce qui me paraissait important était de pouvoir tenir un discours théorique cohérent sur des sujets aussi différents que la sociologie, la linguistique, la biologie moléculaire ou la microphysique. Je rêvais d’animer une école de pensée qui aurait été à la fois l’équivalent de l’Ecole de Francfort et du Centre national de la recherche scientifique (CNRS). C’était bien sûr un rêve. Mais dans ces années-là, entre 1967 et 1970-72, tel était mon état d’esprit.

3) *Der Aufbruch der 68-er Neuen Linken bezog sein Lebensgefühl vielleicht aus dem Marxismus oder der Kritischen Theorie als aus der zeitegnössischen Popkultur. Was war damals der « Soundtrack » der Bewegung, die Sie in Gang setzten? Hörten Sie die Doors und Velvet Underground statt Bob Dylan und Janis Joplin oder war Ihnen diese ganze « Jugendkultur » gleichgültig (oder unangenehm)?*

A l'exception de Herbert Marcuse, dont le livre (d'ailleurs très intéressant) sur *L'homme unidimensionnel* a connu à cette époque un grand succès, la Théorie Critique n'a pas exercé, en France, beaucoup d'influence sur les manifestants de Mai 1968. Mais je n'ai pas l'impression que la « popculture » en ait exercé une beaucoup plus grande. Elle n'est arrivée en France que par la suite, à partir de l'Angleterre et de l'Allemagne. Les milieux que j'avais fréquentés dans les années soixante étaient en outre assez indifférents, voire plutôt hostiles, à toutes les musiques nouvelles. Moi, au contraire, j'en ai toujours écouté beaucoup. Mais c'est vrai que je préférais Bob Dylan (« The Times They Are A-Changin' ») ou Joan Baez à Velvet Underground ! En fait, la discothèque que je me suis constitué dans ces années-là, avec ma boulimie habituelle (5000 ou 6000 disques !), portait sur des domaines très différents de ceux que vous évoquez. Je me suis surtout passionné

pour les chants populaires ou traditionnels de tous les pays. Pour l'Allemagne, je dois encore posséder des centaines de disques de Wanderlieder, de Heimatlieder, de Matrosenlieder, de Küchenlieder, sans oublier les Lönslieder, le Zupfgeigenhansel et les chansons de Hannes Wader ! Dans le même temps, j'ai constitué une énorme discothèque de chants politiques de toutes orientations, des chants de la Commune à ceux de la guerre d'Espagne ou de la révolution culturelle chinoise, des chants révolutionnaires chiliens ou angolais à ceux des fascistes lettons ou roumains ! J'ai aussi beaucoup écouté les chanteurs qui militaient pour un renouveau des langues et des cultures régionales : Glenmor, Gilles Servat, Alan Stivell, les Tri Yann, Marti, le groupe Géranium, etc. Et puis, il y avait tous les grands poètes de la chanson française, comme Jacques Brel, Georges Brassens ou Léo Ferré. Le mouvement de Mai n'y a pas ajouté grand chose, si l'on excepte Dominique Grange ou les Barricadiers. Vous le voyez, nous sommes assez loin de la « popculture » !

4) *In Italien hat Ihr Freund Marco Tarchi in den späten 70-er Jahren versucht, mit dem Projekt « Campo Hobbi » so etwas wie eine « neu-rechte » Gegenkultur anzustoßen ? Gab es vergleichbare Projekte in Frankreich ? Täuscht der Eindruck, daß die « Neue Rechte » zwar viel über Kultur geredet hat, selbst aber nicht kulturschöpferisch war ?*

Je crois que les « camps Hobbit » organisés à cette époque par Marco Tarchi reflétaient surtout la grande popularité de l'œuvre de Tolkien auprès des jeunes Italiens de droite. Ce n'était pas le cas en France, où l'intérêt pour Tolkien ne s'est éveillé que plus tard, et sans jamais acquérir la même importance. (J'ai moi-même commencé à lire *Le seigneur des anneaux* sans être capable d'arriver jusqu'au bout !). Mais ce que vous dites à propos de la Nouvelle Droite en France est assez exact. Certes, il y a eu des exceptions notables. Je pense en particulier aux remarquables peintures « postmodernes » de notre ami Olivier Carré, mort prématurément dans un accident de moto, ou aux scénarios de films (*Pierre et Djemila*, *Ainsi soit-il*, Léopard d'or au Festival de Locarno) écrits pour le cinéaste Gérard Blain, mort aujourd'hui lui aussi, par Michel Marmin, rédacteur en chef d'*Eléments*. Mais dans l'ensemble, il est vrai que la démarche de la Nouvelle Droite est avant tout restée d'ordre intellectuel. Nous avons toujours porté beaucoup d'intérêt à la musique, à la littérature, au cinéma, à la poésie, etc., mais l'essentiel de notre travail a fondamentalement été d'ordre idéologique et théorique.

5) *In dem Kosmos der Musikkultur, die unabhängig der großen Popindustrie und ohne Blick auf irgendwelche Charts stattfindet, gibt es (in Europa und in Amerika) einige Projekte, denen — zu Recht oder zu Unrecht — nachgesagt wird, aus ähnlichen « Quellen » wie Sie zu « schöpfen » — weil sei sich z.B. auf ein neues « Heidentum » oder Julius Evola, auf Ernst Jünger oder Friedrich Nietzsche berufen. Verfolgen Sie die Entwicklung dieser « Szene » ? Haben Sie hier vielleicht sogar irgendwelche Vorlieben ?*

Il y a aujourd'hui bon nombre de groupes qui correspondent plus ou moins à la définition que vous donnez. On les trouve surtout en Allemagne, en Italie, en Angleterre, aux Etats-Unis ou dans les pays scandinaves. Je les connais assez mal, et ce que j'ai pu en entendre m'a rarement convaincu. Techniquement parlant, la plupart me paraissent assez faibles (l'invention du synthétiseur a permis à des gens sans véritable don musical de s'imaginer qu'ils pouvaient faire de la musique à bon compte !). Quant à leurs « sources » d'inspiration, elles me paraissent plutôt confuses. Outre le fait que je n'ai jamais été un disciple d'Evola, le « paganisme » dont ils se réclament, musicalement souvent assez brutal, n'est de toute évidence pas le mien. Mais j'admets volontiers que je peux me tromper, car c'est un milieu dont je ne suis pas vraiment familier. Par manque de temps sans doute, mais aussi parce que, malgré mon goût pour la musique, je suis fondamentalement un « visuel ». Pour moi, l'organe essentiel n'est pas l'oreille, mais l'œil. Il y a d'ailleurs un rapport évident entre cette disposition personnelle et certaines de mes idées : le primat de l'image sur le concept, la supériorité du concret sur l'abstrait, par exemple, ou encore l'idée que le divin est inséparable de ce que les chrétiens appellent péjorativement l'« idole » (du grec *eidôs*, « ce qui se donne à voir »). Je pense ici à ce que Wilhelm Worringer a écrit sur l'antinomie entre l'abstraction et l'*Einfühlung*.

6) *Sie sind Autor einer Bibliographie über Charles Maurras und die Aktion Française : Welche Traditionen der « klassischen » (französischen Rechten) waren (und sind) für sie relevant, welche lehnten (bzw. lehnen) Sie ab ?*

A quelques exceptions près, j'ai finalement été assez peu marqué par les auteurs de la droite « classique ». Maurras, par exemple, est un auteur que j'ai beaucoup lu, mais dont pratiquement toutes les idées (le monarchisme, l'hostilité au romantisme, la germanophobie, etc.) me sont étrangères. Je pense en outre qu'il a eu plus d'importance comme chef de file d'un mouvement politique que comme théoricien. Chez Barrès, je n'apprécie guère que ses écrits de jeunesse, d'inspiration nettement fédéraliste, parus dans la revue *La Cocarde* à l'époque du boulangisme, avant que n'éclate l'affaire Dreyfus, qui allait le faire dériver vers le nationalisme sectaire. Des auteurs fascistes il n'y a pratiquement rien à tirer, car ce sont avant tout des « littéraires », qui ne se sont jamais soucié d'énoncer une doctrine. La tradition contre-révolutionnaire (Joseph de Maistre, Louis de Bonald) n'est pas non plus la mienne. J'ai en revanche beaucoup d'admiration pour Renan et Tocqueville. J'en ai plus encore pour les précurseurs du socialisme français, comme Georges Sorel, Pierre-Joseph Proudhon, Pierre Leroux et Benoît Malon, mais ce ne sont évidemment pas des auteurs « de droite ». Tous sont en revanche des auteurs de la fin du XIXe siècle, et ce n'est sans doute pas un hasard. C'est à cette époque que la pensée politique française a connu son âge d'or. La boucherie guerrière de 1914-18 a eu notamment comme conséquence de stériliser largement cette pensée. Dans l'entre-deux guerres, pour trouver des auteurs qui comptent, il faut se tourner vers l'Italie ou l'Allemagne. Qui pourrais-je citer d'autres ? Quelques esprits indépendants, comme le « second » Georges Valois (mais c'est alors un homme de

gauche), Edouard Berth, Hubert Lagardelle, Thierry Maulnier, certains « non-conformistes des années trente », comme Alexandre Marc et Robert Aron, mais ce ne sont pas des auteurs de premier plan.

7) *Ist es pure Polemik zu behaupten, daß ein wichtiger Bezugspunkt der « Neuen Rechten » manche Autoren der verfemte Kollaboration waren ?*

Non seulement c'est de la pure polémique, mais c'est une contre-vérité si manifeste que je ne l'ai presque jamais entendu énoncer ! Il suffit de se reporter aux textes pour le vérifier. Céline fut certes un génie littéraire, Drieu La Rochelle une personnalité fascinante, Brasillach un écrivain attachant. On peut le reconnaître sans en faire des maîtres à penser, qu'ils n'ont d'ailleurs jamais prétendu être. Dans mes livres, les auteurs que je cite le plus volontiers sont totalement différents.

8) *Welche Bedeutung haben für Sie des « Ideen von 1789 » — als common sense der Republik Frankreich von heute ?*

Contrairement à ce que pensent la plupart des gens de droite, la Révolution française ne me paraît pas constituer un « bloc ». La Déclaration des droits de 1789, par exemple, porte la marque de deux courants bien distincts : d'un côté la philosophie des Lumières, à laquelle je suis globalement hostile, de l'autre la pensée de Jean-Jacques Rousseau, dont j'ai souvent proposé de faire une lecture positive. Il faudrait aussi rappeler qu'à cette époque le culte du progrès coexistait avec une fascination significative pour le modèle antique gréco-romain. Je ne suis pas non plus de ceux qui voient dans la Révolution de 1789 une rupture totale par rapport à ce qui a précédé. Je partage l'opinion exprimée par Tocqueville dans *L'Ancien Régime et la Révolution*, selon laquelle il y eut à la fois des points de rupture et des points de continuité. Avec la Révolution, la nation acquiert pour la première fois un sens intrinsèquement politique, mais la définition qu'en donnent les révolutionnaires ne rompt pas avec l'absolutisme : les prérogatives du roi sont seulement reportées sur la nation. La tendance au centralisme, qui s'observe constamment sous la monarchie, parallèlement à la lutte contre l'Empire, atteint également son apogée avec le jacobinisme. Les moyens mis en œuvre pour supprimer les particularismes régionaux sont plus brutaux, mais ils s'inscrivent dans une visée déjà présente sous Richelieu. Ce jacobinisme, dont les effets ont été désastreux, reste aujourd'hui présent dans presque toute la classe politique française, de droite comme de gauche. Il est même inscrit dans la Constitution, puisque c'est en alléguant des principes constitutionnels que la France a refusé il y a quelques années de signer la Charte européenne sur les langues minoritaires et régionales.

9) *In den 60-er Jahren gab es die Renaissance eines Nachdenkens über « das menschliche Zusammenleben », das seine Argumente aus den modernen Naturwissenschaften, insbesondere der Biologie bezog. Man Versuchte, politische*

Lehren aus Monod, Eysenck, Lorenz, Eibl-Eibesfeldt und anderen zu ziehen. Wie wichtig waren diese Autoren und ihre Anstöße für die Entwicklung ihres Denkens ? Könnte sie uns heute, ein Vierteljahrhundert später, noch etwas sagen ?

J'ai porté beaucoup d'attention à ces travaux qui ont commencé d'être popularisés à la fin des années soixante. En étudiant les bases biologiques du comportement humain, ils avaient l'avantage de contredire les idéologies qui faisaient de l'homme une « table rase » à la naissance et tendaient à expliquer la vie et l'évolution des sociétés en se référant uniquement aux facteurs environnementaux. Depuis cette époque, d'innombrables progrès ont été faits en ce domaine, dont témoignent par exemple les nouveaux acquis de la biologie moléculaire, de la psychologie évolutionnaire, des neurosciences, etc. Les applications de ces progrès dans la vie quotidienne ont été immédiates, donnant naissance à tous les débats auxquels on assiste aujourd'hui à propos des biotechnologies (débats qui témoignent surtout du retard et parfois de l'incapacité de la classe politique à prendre en compte un certain nombre de données empiriques). La biologie est ainsi devenue, comme nous l'avions prévu, ce qu'a été la physique dans les années trente : la « reine » des sciences du moment.

L'erreur serait d'en tirer argument pour tomber dans un réductionnisme biologisant. Comme me le disait Konrad Lorenz lorsque je lui avais rendu visite en Autriche : « Si vous dites que l'homme est un animal, vous avez raison. Mais si vous dites qu'il n'est qu'un animal, vous avez tort ». C'est la raison pour laquelle, après avoir souligné l'intérêt de ces travaux, nous avons aussi tenu, à maintes reprises, à rappeler que les sciences de la vie ne sauraient se substituer aux sciences sociales — autrement dit, que la sociologie ne se ramène pas à la zoologie ! A côté de ce qui fait de l'être humain un « vivant comme les autres », il y a tout ce qui lui appartient en propre : le langage syntaxique, la conscience réflexive, l'imaginaire symbolique, la capacité de promettre, l'infini polymorphisme des formes sociales, etc. Beaucoup de spécialistes des sciences de la vie, en particulier aux Etats-Unis, surestiment visiblement ce que la biologie peut apporter. Ils passent ainsi subrepticement d'un discours purement scientifique à un discours normatif, idéologique, qui risque à tout moment de tomber dans le biologisme ou d'en revenir aux errements du darwinisme social. J'ai personnellement toujours contesté cette tendance.

10) *Sie sorgten für Furore mit dem Anspruch einer « Kulturrevolution von rechts » — so einer Ihrer deutschen Buchtitel aus den 80-er Jahren. Es hieß, sie bezögen dabei Ihre Inspiration aus Antonio Gramsci. Entsprach dies den Tatsachen ? Ging Ihr Interesse für Gramsci über eine Adaption seiner Theorie der politischen Auswirkungen kultureller Hegemonie hinaus ?*

J'ai très peu écrit sur Gramsci, et je suis le premier surpris du « succès » qu'a connu cette expression de « gramscisme de droite » qu'il m'est occasionnellement arrivé d'employer. J'ai l'impression qu'elle a donné lieu, en Allemagne plus encore qu'en France, à des interprétations tout à fait extravagantes. Lorsque je me suis

référé à Gramsci, c'était dans une intention bien précise. Il s'agissait de faire comprendre que la vie culturelle, dans la mesure où elle véhicule telles ou telles valeurs de préférence à telles autres, possède inévitablement un contenu idéologique et peut avoir, par là, une portée politique. Plus largement, je voulais faire comprendre qu'un travail d'ordre purement théorique, comme celui entrepris par exemple par l'Ecole de Francfort, avait au moins autant d'importance que l'action politique proprement dite. Ce que j'avais trouvé intéressant dans l'œuvre de Gramsci — bien que celle-ci ai été écrite dans un contexte fort différent —, c'est qu'il avait su comprendre l'importance de la culture populaire et montrer le rôle que pouvaient jouer ceux qu'il appelait les « intellectuels organiques » dans l'évolution des esprits. J'ai donc été stupéfié de me voir accuser de vouloir imposer une « hégémonie culturelle » (thème sur lequel je n'ai jamais rien écrit !) au détriment du pluralisme démocratique. Non seulement je n'ai jamais aspiré à une quelconque « hégémonie », mais j'ai toujours insisté sur la valeur des différences dans tous les domaines, et donc sur la dimension essentiellement pluraliste de toute société libre.

11) *Der vermeinte Gramscismus hat, wahrscheinlich nicht nur in Deutschland, manche Verschwörungstheorien beflügelt : Man unterstelle Ihnen unter anderem, gar nicht ernsthaft eine geistige Auseinandersetzung zu suchen, sondern letzlich unterschwellig bloß auf politische Veränderungen abzuzielen. Wie stehen Sie zu diesem Vorwurf, die Autonomie der kulturellen Sphäre zu mißachten und die Kultur in den Dienst der Politik zu stellen ? Haben Sie diesen Vorwurf nicht durch Ihr Funktionalistisch anmutendes Konzept der « Metapolitik » selbst provoziert ? Was verstanden und verstehen Sie unter « Metapolitik » ?*

La métapolitique est au sens propre ce qui est au-delà de la politique. Dans mon esprit, ce qui est au-delà de la politique, et en particulier de la politique active, c'est la réflexion intellectuelle, philosophique ou théorique (qui peut porter sur la politique comme sur bien d'autres choses). Les philosophes des Lumières ont en leur temps fait de la « métapolitique ». Lénine, lui, a fait de la politique active. Tout cela est d'une extraordinaire banalité. Il en est malheureusement allé de la « métapolitique » comme du « gramscisme » : les critiques les plus hostiles y ont greffé des surinterprétations de leur cru qui, prétendant éclairer des intentions et des arrière-pensées, en révélaient en réalité beaucoup plus sur leur propre manière de penser. Vous avez raison de dire que ces interprétations conspirationnistes n'ont pas été le seul fait des Allemands, mais c'est quand même en Allemagne que je les ai le plus souvent rencontrées. Il y a malheureusement chez les Allemands une sorte de « Gründlichkeit » moralisante qui dégénère très souvent en conspirationnisme. Autrefois, c'est dans les pays germaniques que la chasse aux sorcières a atteint son paroxysme. Le national-socialisme, plus près de nous, a déliré sur le « complot judéo-maçon ». Il est triste de voir que de prétendus antifascistes délirent exactement de la même façon sur la « métapolitique ». La démarche est à chaque fois la même : ne jamais accepter le discours que l'on critique comme reflétant les intentions de celui qui l'énonce, mais spéculer sans fin sur les arrière-pensées qu'on préfère sans la moindre preuve lui attribuer gratuitement.

12) *Welche Relevanz hat für Sie der für das französische Geistesleben lange paradigmatische Begriff des « Intellektuellen » ? Sehen Sie sich vor dem begriffsgeschichtlichen Hintergrund selbst als einen Solchen Intellektuellen ?*

Je suis sans conteste un intellectuel. Mais l'intellectuel n'a plus aujourdhui le rôle « paradigmatique » qui fut le sien dans le passé. En France, les derniers « grands intellectuels » ont été Jean-Paul Sartre, Michel Foucault et Pierre Bourdieu. L'intellectuel a longtemps été une sorte de « conscience morale » : exerçant principalement son magistère à partir de l'Université, il était le défenseur des justes causes et le porte-parole des sans voix. Or, l'Université a aujourd'hui largement perdu de son prestige. L'influence s'exerce désormais à partir de la télévision. Les intellectuels se retrouvent de ce fait devant un dilemme : soit accepter de devenir les objets du système médiatique, au risque de voir leur discours banalisé à l'égal de tous les autres, soit se replier sur des centres de recherche ou des cénacles de discussion, au risque de se couper de la réalité sociale. Je n'en reste pas moins convaincu que le rôle de l'intellectuel, même s'il est plus difficile à tenir aujourd'hui, est irremplaçable. L'intellectuel ne doit avoir qu'un but : chercher à comprendre et à faire comprendre la réalité sociale et le moment historique qui sont les siens.

13) *Die forsche Selbstetikettierung als « Neue Rechte » ist schon vor längerem peu à peu aufgegeben worden. Da die neuen Vorschläge, der eigenen Position einem Name zu geben, weniger suggestiv klangen, hat sich dies noch nicht weit herumgesprochen. Warum identifizieren Sie sich heute nicht mehr mit dem Begriff « Nouvelle Droite » ? War er irreführend ? Hat sich Ihre Position gewandelt ?*

L'étiquette de « Nouvelle Droite » n'a jamais été une autodéfinition. C'est une formule qui est apparue dans la presse en 1979, plus de dix ans après la naissance de ce courant de pensée, et qui s'est peu à peu imposée en dépit de tous nos efforts pour lui en substituer une autre. J'ai dit à d'innombrables reprises pourquoi je n'ai jamais été satisfait de cette dénomination. En premier lieu, elle donne d'emblée une coloration politique à un mouvement qui s'est toujours voulu exclusivement intellectuel et culturel. En second lieu, elle est totalement floue : à chaque époque et dans chaque pays, il a toujours existé différentes droites qui n'avaient pas grand chose à voir les unes avec les autres (et dont certaines étaient beaucoup plus proches de la « gauche » que des autres « droites »). En dépit des prétentions de leurs auteurs, toutes les tentatives pour parvenir à une définition unitaire de la « droite » (ou de la « gauche ») se sont d'ailleurs soldées par un échec : quels que soient les critères retenus, les exceptions sont toujours trop nombreuses.

Mais il est vrai qu'à date plus récente, mes réticences envers l'expression de « Nouvelle Droite » se sont accentuées. Il y a à cela deux raisons. La première est que dans plusieurs pays cette étiquette a été reprise, volontairement cette fois, par des mouvements ou des groupes dont les idées sont totalement éloignées des

miennes, ce qui constitue une source évidente d'amalgame et de confusion. Que l'on pense seulement à ce que l'on appelle la « *New Right* » aux Etats-Unis, mouvance qui défend à la fois l'ordre moral et le libéralisme économique, c'est-à-dire très exactement ce que je rejette. La seconde raison tient à l'évolution générale de la société depuis au moins quinze ans. Ce que l'on a l'habitude d'appeler la « droite » et la « gauche » campent aujourd'hui sur des positions assez différentes de celles qui étaient les leurs avant la fin du système soviétique et la chute du Mur de Berlin. On peut dire globalement que la « gauche » est devenue de moins en moins marxiste, tandis que la « droite » est devenue de plus en plus libérale. Etant à la fois hostile au marxisme et au libéralisme, j'en tire évidemment la leçon. Enfin, permettez-moi d'ajouter que me suis toujours efforcé d'être un *Selbstdenker*, quelqu'un qui n'est le porte-parole de personne, et qui s'intéresse moins aux étiquettes qu'aux contenus.

14) *Wenn Sie irgendwo publizieren, ein Interview geben oder auch nur zitiert werden, ertönen sofort die Alarmglocken. Die wird wahrscheinlich auch bei diesem Interview nicht anders sein. Woher kommt diese Panik ? Warum treten immer gleich Verschwörungstheoretiker auf den Plan, die eine « neu-rechte Unterwanderung » oder eine « Infizierung mit neu-rechtem Gedankengut » wittern ?*

En toute rigueur, c'est à ceux qui réagissent de la sorte qu'il faudrait poser la question. Sont-ils à ce point peu assurés d'eux-mêmes, à ce point peu confiants dans la valeur des thèses qu'ils défendent pour s'imaginer que les idées de la Nouvelle Droite peuvent s'infiltrer et s'imposer partout ? Pour ma part, à la question que vous posez, je ne peux que répondre : je n'en sais rien ! J'aurais seulement tendance à expliquer cette « panique » par une méconnaissance ou, plus souvent encore, par un refus obstiné de prendre connaissance de mon discours. Quand je lis certains textes hostiles qui me sont consacrés, je suis frappé par l'absence de citations. On ne me reproche pas tant ce que je dis ou écris que ce que je suis supposé penser, mais que je ne dis pas : c'est donc un pur procès d'intention. Une autre méthode consiste à faire quelques citations, mais en les sortant de leur contexte et en les accompagnant de commentaires qui en détournent le sens, ou bien encore à citer des textes vieux de trente ans sans en donner la date, comme s'ils étaient représentatifs de ce que je pense actuellement (ce qui revient à tenir pour inexistant l'itinéraire de toute une vie de réflexion). Dans le cas de l'Allemagne, il faut aussi tenir compte du fait qu'un grand nombre de mes écrits n'ont jamais été traduits, ce qui n'empêche pas certains auteurs incapables de lire un mot de français de porter sur moi des jugements définitifs ! Enfin, il y a le climat général dans lequel nous baignons. En d'autres temps, il apparaissait comme normal de débattre avec ceux dont on ne partageait pas les idées. (Avec qui d'autre d'ailleurs aurait-on pu débattre ?). Aujourd'hui, on se fait gloire de ne pas accepter le dialogue et de présenter tout débat contradictoire comme une forme de « complicité » ou de compromission. L'intolérance et l'exclusion deviennent ainsi des vertus hautement recommandables, ce qui nous fait glisser vers une sorte de totalitarisme de fait. Cette situation convient évidemment très bien à tous ceux qui n'ont tout simplement

pas la capacité intellectuelle de répondre et d'argumenter.

15) *Von Verschwörungstheorien geprägte Anfeindungen gelten (nicht bloß in Deutschland) auch den Hörern der Musik, die für « Zinnober » im Zentrum steht. Wie sollte man Ihrer Meinung nach damit umgehen ?*

Je pense avoir déjà répondu. Notre époque est celle de ce que nous appelons en France la « pensée unique ». Le discours dominant se fait chaque jour plus pesant et plus convenu. Tout ce qui diverge de ce discours est désormais suspect. Toute dissidence sent le souffre. Plutôt que de répondre aux objections, on dénonce et on proscrit. On ne déporte plus, on ne fusille plus, mais on tue par le silence. Dans l'univers médiatique, il suffit de couper les haut-parleurs pour vouer à la marginalité ceux qui, dans les régimes totalitaires, pour reprendre l'expression de Claude Lefort, sont considérés comme des « hommes en trop ». Ainsi s'instaure une société hédoniste et permissive, mais qui a aussi sa dimension carcérale, sa dimension de surveillance totale.

16) *Lange Zeit galt Frankreich als eine Oase der Geistesfreiheit in Europa. Viele Tabu, die in Deutschland galten, schienen im westlichen Nachbarland keine Rolle zu spielen. Auch die Intellektuelle gingen anders miteinander um. Sie beispielweise waren Mitarbeiter renommierter Zeitschriften und ein gefragter Gesprächspartner von prominenten Vertretern der unterschiedlichsten « Schulen » und Strömungen. Heute scheint dies anders. Sie gaben vor kurzem sogar einen großen, von den Medien bezeichnenderweise ignorierten Kongreß zur Verteidigung der Meinungsfreiheit initiiert. Wie erklärt sich der Wandel des geistigen Klimas in Frankreich ? Welche Pressionen werden auf Intellektuelle ausgeübt, die sich außerhalb des Mainstreams bewegen ?*

La situation en France a en effet évolué de la façon que vous décrivez. Le grand tournant s'est produit au milieu des années quatre-vingt. Savoir pour quelles raisons est difficile. Il y a d'abord eu la montée du Front national, parti dont je n'ai jamais partagé les thèses, mais dont je n'ai jamais cru non plus qu'il présentait le moindre « danger » pour la démocratie. Ce parti purement protestataire a été immédiatement diabolisé, au moment même où la gauche institutionnelle favorisait discrètement sa progression pour diviser l'électorat de droite. On a vu alors apparaître un « antifascisme » totalement obsolète qui, sur la base de comparaisons historiques fantasmatiques, a commencé à excommunier tout ce qui, dans sa rhétorique conspirationniste, pouvait être dénoncé comme suspect de « faire le jeu » du Front national. (La grande différence entre cet « antifascisme » postfaciste et l'antifascisme des années trente étant que le premier présente l'avantage d'être absolument sans risques et qu'en outre, loin d'être dirigé comme les « sociaux-traîtres » de la sociale-démocratie bourgeoise, il conforte objectivement le système en place). Dans le même temps, la classe intellectuelle dominante a commencé à « relire » l'histoire de France d'une manière hypercritique, pour rechercher les

« racines » du phénomène. La période de l'Occupation a bien entendu été privilégiée. Les Français de l'époque, surtout considérés jusque là comme des victimes du national-socialisme, ont été de plus en plus fréquemment présentés comme des complices. Des procès retentissants (Barbie, Touvier, Papon) ont permis de refaire passer le régime de Vichy en justice, ce qui n'a pas manqué de renforcer l'atmosphère de « repentance » et de culpabilisation. On est même allé jusqu'à débaptiser des rues portant des noms « contestables ». Ce climat délétère a donné naissance à une vague d'intolérance sans précédent. Nombre d'auteurs indépendants en ont fait les frais, alors même qu'ils n'avaient rien à voir avec la droite ou l'extrême droite (je pense à un sociologue comme Jean Baudrillard). De cette évolution, je n'ai été une victime parmi bien d'autres.

Aujourd'hui, ce n'est plus en France, mais en Italie qu'il faut aller pour retrouver une certaine liberté d'esprit et un climat ouvert au débat. J'y suis moi-même invité au moins une fois par mois, pour des conférences ou des colloques organisés par des associations ou des organisations de toutes tendances. Mes idées sont débattues à l'Université, on publie des livres sur moi, des émissions de télévision me sont consacrées, si bien que j'ai sans doute actuellement plus de lecteurs italiens que de lecteurs français ! Mais il est vrai que l'Italie est aussi un pays où la gauche et l'extrême gauche ne jurent que par Carl Schmitt, Heidegger ou Jünger, et où l'historien allemand le plus respecté est Ernst Nolte...

17) *Vor zwei Jahrzehnten publizierte Sie ein Manifest, in dem Sie eine neue Form des « Heidentums » als eine « europäische Glaubensalternative » darstellten. Heute steht die Veröffentlichung Ihrer Carl-Schmitt-Bibliographie im Akademie-Verlag unmittelbar bevor. Vom Paganismus zum dezidiert katholischen Staatsdenker des 20. Jahrhunderts : Hat sich Ihr Verhältnis zum Christentum entspannt ? Werden auch Sie Ernst Jünger folgen une plötzlich noch katholisch werden ?*

J'ai du mal à comprendre votre question. En quoi faudrait-il être catholique, et même schmittien, pour faire une bibliographie de Carl Schmitt ? J'ai fait une bibliographie de Maurras sans avoir jamais été maurrassien, ni avoir eu l'intention de le devenir ! Carl Schmitt se situe dans une tradition à la fois augustinienne et contre-révolutionnaire qui n'est pas la mienne, mais cela ne m'empêche pas de reconnaître la place de premier rang qu'il occupe dans l'histoire des idées — à l'égal d'un Max Weber —, ni de faire mon fruit de tout ce qu'il a pu écrire sur l'évolution du droit international, sur l'opposition entre le libéralisme et la démocratie, sur les conséquences totalitaires de la notion de « juste guerre » et d'« ennemi absolu », etc. Il se trouve seulement que je ne partage pas son admiration pour l'Etat-nation (je suis plutôt un disciple d'Althusius et d'Otto von Gierke), et que je reste réservé sur sa définition du politique (sur ce point, je suivrai plutôt Hannah Arendt).

Quant au paganisme, il représente pour moi une alternative de valeurs plutôt qu'une « Glaubensalternative », expression qui ne figurait d'ailleurs pas dans le

sous-titre de l'édition française de mon livre. Face à l'intolérance chrétienne, qui me paraît être la conséquence logique de la croyance en un Dieu unique ontologiquement distinct du monde, l'ancien paganisme européen me paraît fournir avant tout les bases conceptuelles d'un plus grand respect de la diversité. Je vous renvoie sur ce point à ce que Max Weber disait du « polythéisme des valeurs ». Je me sens, en d'autres termes, plus à l'aise quand je lis Homère ou Aristote que lorsque je lis Tertullien ou saint Augustin ! Mon « paganisme » ne va pas au-delà. Il ne consiste évidemment pas à croire que l'on peut ressusciter le culte d'Apollon ou de Wotan, mais à « lire » l'ancien système de croyance de l'Europe comme porteur d'images conductrices qui conservent encore aujourd'hui leur actualité. Ma démarche se distingue en cela de façon radicale des groupes ou des groupuscules « païens », qui se présentent comme des naturalismes à soubassement piétiste, ou comme des sectes faisant l'apologie de la « barbarie », et qui ne sont que des exemples parmi d'autres de cette « religiosité seconde » dont Spengler faisait l'un des traits caractéristiques des époques de déclin.

18) *Zählen Sie das Christentum zum « europäische Erbe » ?*

Si l'on considère l'histoire de l'Europe, et pas seulement ses origines, il est évident que le christianisme fait partie de son héritage. Il se trouve seulement qu'au moment où le christianisme est apparu, les cultures du Nord et du Sud de l'Europe avaient déjà plusieurs siècles, sinon plusieurs millénaires d'histoire derrière elles. Il est donc abusif de placer le christianisme au point de départ de l'Europe ou, inversement, d'affirmer que la culture européenne est exclusivement née de l'apport chrétien. Le christianisme n'a pas non plus unifié l'Europe. Il a au contraire créé en son sein des divisions nouvelles, entre catholiques, protestants et orthodoxes, qui se sont traduites par d'affreuses guerres de religion. Le christianisme, enfin, n'est pas un système de croyance qui n'aurait jamais varié au fil du temps. Pour s'implanter durablement en Europe, il a dû faire face à des résistances parfois acharnées, et n'a pu triompher qu'en s'incorporant nombre de traits qui proviennent du paganisme (lieux de culte, calendrier liturgique, culte des saints, etc.). Le christianisme médiéval est évidemment tout autre chose que le mouvement « nazoréen » des premiers disciples de Jésus, et ce christianisme médiéval est lui-même bien différent du christianisme de la Renaissance ou du christianisme moderne. Je n'ai donc pas de mal à sympathiser avec certaines des formes qu'il a pu revêtir au cours de l'histoire, mais cela ne fait certainement pas de moi quelqu'un qui serait près de se convertir ! D'un point de vue philosophique et théologique, sur lequel je me suis longuement exprimé ailleurs, je continue au contraire à penser que la conversion de l'Europe au christianisme n'a pas été un bienfait.

19) *Früher vertraten Sie in Konzept des Ethnopluralismus, den manche als einen gezähmten, europäisch orientierten Nationalismus ansahen. Was verstanden Sie unter diesem Begriff ?*

Non seulement je ne suis pas nationaliste, mais dans mes écrits je n'ai pas cessé de présenter le nationalisme comme l'une des formes les plus nuisibles de ce que Heidegger a très justement appelé la « métaphysique de la subjectivité ». Le nationalisme est pour moi de la même essence que le libéralisme, en ce sens qu'il repose sur une axiomatique de l'intérêt qui tend à confondre le sujet avec la vérité, avec cette seule différence que ce sujet, au lieu d'être un « je » individuel, est un « je » collectif, c'est-à-dire un « nous ». M'accuser de nationalisme est donc encore un procès d'intention. Dans « ethnopluralisme », le mot important est « pluralisme ». Ce que je n'ai cessé de combattre tout au long de ma vie se résume dans ce que j'ai appelé l'idéologie du Même, en l'occurrence toutes les formes de pensées, religieuses ou laïques, qui ont eu pour visée, ou pour effet, d'effacer les différences, c'est-à-dire de ramener l'humanité à l'Unique. Dans cette définition, c'est évidemment l'universalisme qui est visé, universalisme dont je me suis efforcé de montrer qu'il est toujours un ethnocentrisme masqué.

Le problème majeur auquel nous sommes confrontés aujourd'hui est précisément le déchaînement planétaire de l'idéologie du Même. Avec la globalisation, dont l'essence est de nature technico-financière, et dont le point d'aboutissement est la transformation de la terre en un vaste marché homogène peuplé, non plus de citoyens, mais de consommateurs, nous assistons à l'éradication systématique des cultures populaires, des identités collectives et des modes de vie différenciés, au profit d'un type de société entièrement gouverné par l'axiomatique de l'intérêt, l'imaginaire de la marchandise et la logique du profit. Le résultat est cette réification (*Verdinglichung*) des rapports sociaux que Marx avait très bien prévue dans les pages qu'il a consacrées au « fétichisme de la marchandise ». Le rapport des hommes entre eux se calque sur le rapport des hommes aux objets, tandis que le primat de la valeur marchande rabat la valeur sur le prix, c'est-à-dire dévalorise absolument tout ce qui n'est pas évaluable ou calculable sous l'horizon de cet équivalent universel qu'est l'argent.

21) *Wie bewerten Sie in diesem Zusammenhang « den Islam », der (nicht allein in Frankreich) immer mehr zu einer relevante Facette europäischer Identität des 21. Jahrhunderts zu werden scheint ?*

L'« islam » a fait un brusque retour dans l'actualité du fait de deux phénomènes distincts, mais concomitants : l'immigration et la montée du fondamentalisme musulman. Ces deux problèmes sont bien réels, mais ils engendrent aussi des peurs qui, dans la « société du risque » (Ulrich Beck), se muent aisément en fantasmes. Je pense que l'immigration est un phénomène négatif, car elle constitue un déracinement forcé qui porte atteinte à l'identité des immigrés comme à celle des populations d'accueil. Je suis donc favorable à tout ce qui permet de la faire diminuer. Je pense en même temps que les immigrés qui sont déjà là resteront, dans leur immense majorité, là où ils se trouvent et qu'il est illusoire de rêver d'une quelconque « Reconquista ». Nous vivons dans une époque de réseaux et de flux, une époque « fluide » (Zygmunt Bauman), qui se caractérise notamment par une

déterritorialisation généralisée des problématiques. La globalisation, d'une certaine manière, abolit l'espace et le temps. Cela impose de repenser le problème de l'identité dans des termes qui ne soient pas eux-mêmes purement territoriaux.

Quant à la résurgence du fondamentalisme musulman, je l'interprète moins comme un phénomène religieux que comme un phénomène politique. Elle exprime, sous un habillage religieux, une protestation contre l'attitude des pays occidentaux dans certaines situations concrètes (le conflit israélo-palestinien, par exemple, ou l'agression contre l'Irak) ou, plus généralement, le refus d'une globalisation qui apparaît, non sans raison, comme l'imposition unilatérale du modèle occidental à l'ensemble de la planète. Le fondamentalisme musulman disparaîtra lorsque les causes politiques de son actuelle efflorescence auront été résolues politiquement. Dans l'immédiat, je suis résolument hostile à l'amalgame que l'on entretient trop souvent entre l'immigration, l'islam, l'islamisme et le terrorisme. Chacun de ces problèmes doit être abordé séparément. Je ne suis pas moins hostile au scénario simpliste d'un « choc des civilisations » (Samuel Huntington), qui fait des civilisations des acteurs politiques mondiaux et des ensembles unitaires qu'elles n'ont jamais été.

22) *In der Zeit des Ost-West-Konflikts haben Sie, was in dieser Schärfe damals aufsehenerregend war, den Liberalismus zum Hauptfeind erklärt. Hat der Sieg des Westens im Kalten Krieg Sie in ihrer Einstellung bestätigt ? Was ist heute charakteristisch für den « westlichen Liberalismus » ?*

De façon très immodeste, je dirai que l'actualité m'a en effet largement donné raison. Même à l'époque de la guerre froide, et sans rien méconnaître des horreurs du régime soviétique, j'étais parfaitement conscient de la nature du libéralisme. Aujourd'hui, nous sommes en fait devant une ironie de l'histoire. Le « libéralisme occidental » est en train de réaliser, avec beaucoup plus d'efficacité que le communisme, tout ce à quoi ce dernier aspirait, à commencer par le règne du productivisme et l'unification du monde. Le marxisme était une philosophie matérialiste, mais la philosophie n'a jamais convaincu les masses. Le libéralisme, lui, propage le matérialisme pratique à une vitesse stupéfiante, en s'appuyant sur un modèle anthropologique qui ne voit en l'homme qu'un producteur et un consommateur, et fait de chaque individu un être censé rechercher en permanence son meilleur intérêt matériel. De ce point de vue, il faut bien dire que l'écroulement du système soviétique (que je ne regrette évidemment pas) a non seulement rendu possible la globalisation, mais créé un vide dans lequel la Forme-Capital s'est engouffrée pour généraliser le règne de la raison instrumentale, de la *Zweckrationalität*, pour parler comme Adorno dans ses *Minima Moralia*. Mais le paradoxe n'est qu'apparent puisque le libéralisme et le marxisme dérivent l'un et l'autre d'une même matrice idéologique, la philosophie des Lumières et la religion du progrès.

23) *Angeblich wurde der Maxismus 1989 zu Grabe tragen. Die Entwicklung der « globale Ökonomie » einerseits und die Verschärfung sozialer Spannungen innerhalb der Gesellschaften anderseits scheint ihn seither aber eher zu bestätigen. Welche Chance geben Sie einer marxistischen Renaissance ?*

Je ne crois pas à une renaissance du communisme. Pour reprendre une formule célèbre, l'histoire ne repasse pas les plats. La pensée de Marx a par ailleurs pleinement montré ses limites : un évident réductionnisme économique, une philosophie de l'histoire qui n'est qu'une version sécularisée de l'histoire linéaire chrétienne (avec un « communisme primitif » jouant le rôle du jardin d'Eden et une « société sans classes » correspondant au paradis futur). Il n'en est pas moins vrai que certaines pages de Marx — principalement du jeune Marx —, auxquelles j'ai déjà fait allusion, conservent aujourd'hui encore toute leur valeur. Marx a été le premier à percer à jour la nature du capital, à comprendre que l'échange marchand allait bien au-delà de lui-même, qu'il impliquait une véritable modification anthropologique, une véritable colonisation de l'imaginaire. Peut-être est-ce la raison pour laquelle Heidegger disait que la pensée de Marx, si contestable qu'elle puisse être, vaudrait toujours mieux que celle de ses critiques !

Cependant, s'il est bien exact que la « question sociale » revient à l'ordre du jour, c'est sous une forme que Marx n'avait pas prévue. Les tensions sociales auxquelles nous assistons (et qui sont appelées à s'aggraver) ne relèvent plus seulement de la lutte des classes. Au vieux modèle de l’exploitation du travail par le capital tend de plus à se substituer, au moins dans les pays occidentaux, le phénomène de l'exclusion. Celui-ci est à certains égards beaucoup plus inquiétant. Dans le capitalisme vieux style, le patron avait encore besoin de la force de travail des travailleurs, et ceux-ci pouvaient dans une certaine mesure exploiter ce besoin à leur profit. Aujourd'hui, dans les secteurs les plus en expansion, là où l'économie devient immatérielle, en raison notamment du développement de l'informatique, c'est l'homme lui-même qui ne sert plus à rien. Le travailleur n'est plus exploité, mais inutile. De conjoncturel, le chômage est en train de devenir structurel, ce qui signifie que le travail se transforme lui-même en denrée rare. Et les syndicats sont aussi impuissants devant le pouvoir des sociétés transnationales qu'ils le sont devant les exigences des marchés financiers ou les délocalisations. A terme, c’est probablement tout le système du salariat qui sera remis en question.

24) *Wie beurteilen Sie das Attac-Netwerk ? Mit welcher positionen stimmen Sie überein ? Wo liegen die theoretische Defizite von Attac ?*

L'activité déployée par Attac, et de façon plus générale par le mouvement « altermondialiste », est évidemment un exemple typique de la montée en puissance des réseaux. Personnellement, je ne peux qu'éprouver une sympathie de principe pour un mouvement qui affirme que « le monde n'est pas une marchandise » et qu'« un autre monde est possible ». Mais c'est une sympathie critique. Non pas tant parce que les adhérents d'Attac constituent un conglomérat hétéroclite où se

côtoient protestataires émotionnels, « révolutionnaires » d'habitude, authentiques libertaires et sociaux-démocrates « exigeants », mais plutôt parce que les propositions faites par cette association manquent singulièrement de précision. Il ne suffit pas en effet de dénoncer les inégalités au nom de la « justice » et de la « dignité », ou d'en appeler à des solutions « humaines » face à l'inhumanité de l'ordre financier. Il ne suffit pas non plus de parler de « tolérance » pour reconnaître pleinement la diversité culturelle — ou de dire « non à la guerre ! » pour dessiner, face à l'unilatéralisme américain, les concours d'un nouveau Nomos de la terre, d'un nouvel ordre multipolaire. Le mouvement « *no global* » n'a visiblement guère d'idées bien définies sur l'essence du politique, sur la nature de l'homme ou sur celle du bien commun. Il lui manque une anthropologie qui lui permettrait de contester la globalisation au nom des peuples, et non des « multitudes » (Antonio Negri), au nom des libertés, et non des « droits de l'homme ». En s'obstinant à rester, pour ce qui est de la justice sociale, dans la polarité de la morale et de l'économie, qui est celle-là même qui définit ce à quoi il s'oppose, l'« altermondialisme » risque de ne pas répondre à sa vocation. Il n'en est toutefois qu'à ses débuts. Attendons de voir ce qui en sortira.

25) *Michel Tournier hat vor dem Irak-Krieg die Auffassung vertreten, Frankreich und Deutschland sollten an der Seite des Irak in den Krieg gegen die USA eintreten.. Es heißt, daß auch Sie in jenen Wochen einen Aufruf formuliert haben, den man als Anstiftung zur Gewalt interpretieren könnten. Ist dies nur eine Unterstellung ? Warum sollte das « alte Europa » eine feindliche Position zu den USA einnehmen ? Könnte Europa eine solche Position überhaupt durchhalten ?*

Je n'ai pas de goût pour la violence, et je n'ai donc jamais lancé d'appel à la violence. J'ai dit en revanche que l'agression américaine contre l'Irak, décidée de manière unilatérale et sur la base d'allégations mensongères (les fameuses « armes de destruction massive » que personne n'a trouvées), légitimait par avance la résistance que le peuple irakien ne manquerait pas d'opposer à l'occupation étrangère. J'ai dit aussi que l'attitude agressive que les Etats-Unis ont adoptée vis-à-vis du reste du monde exigeait des ripostes appropriées, tant sur le plan politique ou diplomatique qu'économique ou financier. Une telle attitude n'est pas nouvelle, mais elle n'était jamais apparue avec autant de clarté que depuis l'arrivée à la Maison-Blanche de la coalition de puritains fondamentalistes et de « néoconservateurs » hystériques qui s'y trouvent actuellement. Les Etats-Unis ne dissimulent plus désormais, ni leur hostilité à la construction européenne, ni leur volonté d'utiliser leur supériorité militaire pour parvenir à une véritable hégémonie planétaire, ni leur intention d'avoir recours à des guerres préventives que le droit international a toujours assimilées à des guerres d'agression, ni leur désir d'empêcher partout dans le monde l'apparition d'une puissance rivale. Ils représentent aujourd'hui le principal facteur d'instabilité et de brutalisation dans les rapports internationaux. Partout, ils prétendent instaurer la « démocratie de marché ». Partout, comme on le voit aujourd'hui en Irak, ils ne font régner que le chaos.

Dans un monde devenu unipolaire depuis la chute du système soviétique, l'Europe doit se bâtir à la fois comme puissance et comme projet de civilisation, afin d'œuvrer à l'avènement d'un monde multipolaire, où elle puisse jouer le rôle d'un pôle régulateur de la globalisation. Elle en a les moyens. Il lui manque seulement la volonté de s'en servir. Si elle consentait à poser enfin clairement la question de ses propres finalités, si elle approfondissait ses institutions politiques dans un sens plus démocratique au lieu de s'élargir hâtivement à des pays qui rêvent seulement d'adhérer à travers elle au système libéral, si elle constituait un grand espace où la puissance américaine n'aurait plus licence d'intervenir, si elle reconnaissait sans équivoque que les intérêts américains et européens seront à l'avenir de plus en plus divergents, si elle s'organisait elle-même selon les principes du fédéralisme et les règles de la subsidiarité, elle serait en mesure de faire contrepoids à l'hyperpuissance américaine. Dans l'immédiat, la constitution d'un axe Paris-Berlin-Moscou — la formation à l'intérieur de l'Union européenne d'une confédération franco-allemande capable d'établir avec la Russie un véritable partenariat stratégique — représenterait déjà un premier pas appréciable dans cette direction.

26) *George Bush und einige der für seine Politik angeblich maßgeblichen « Think Tanks » werden gewöhnlich als « neo-konservativ » etikettiert. Halten Sie dies für angebracht oder irreführend ? Ist heute überhaupt noch ein « Konservatismus » vorstellbar oder ist dieser — wie Panajotis Kondylis gemeint hat — die Weltanschauung einer im Absturz befindlichen Klasse einer längst vergangenen Epoche ?*

D'un pays à l'autre, le sens des mots peut varier. En France, par exemple, le parti le plus modéré du paysage politique s'appelle le parti radical ! Pour la plupart des Européens, le libéralisme est une doctrine politico-économique « de droite » (Margaret Thatcher et Ronald Reagan ont été constamment caractérisés comme des libéraux), alors qu'aux Etats-Unis un « libéral » est avant tout un progressiste, un homme de gauche favorable à l'Etat-Providence. Pour compliquer les choses, il faut savoir qu'en Amérique, les principaux adversaires des « néo-conservateurs » se définissent eux-mêmes comme « paléo-conservateurs » ! C'est dire combien il est difficile d'utiliser le vocabulaire politique sans tenir compte du contexte.

Le mot « conservateur » est d'un usage courant dans la vie politique allemande, tout comme d'ailleurs en Grande-Bretagne. En France, il n'a au contraire jamais été employé, sinon de manière polémique et péjorative (plus ou moins comme synonyme de bourgeois réactionnaire). J'ajoute qu'en France personne ne se définit non plus comme « national-libéral » ou comme « conservateur libéral ». Quant au syntagme « Révolution conservatrice », s'il a pu séduire les esprits, c'est avant tout parce qu'il est apparu comme un oxymore, un terme paradoxal ou contradictoire. Mais cela ne m'empêche évidemment pas de comprendre votre question. Concernant les conservateurs, la première question qui se pose est évidemment celle de savoir ce qu'ils veulent conserver — et subsidiairement s'il est encore possible de le conserver. Les réponses à cette question sont souvent décevantes.

Elles suscitent chez moi un certain scepticisme, et c'est pourquoi je tends à partager le sentiment de mon ami trop tôt disparu Panajotis Kondylis. J'ai un grand respect pour nombre de conservateurs allemands, mais je crains que le conservatisme, tel qu'ils le formulent fréquemment, ne se ramène à des déplorations sur le thème du « c'était mieux avant », déplorations qui masquent le plus souvent une incapacité à comprendre que nous sommes aujourd'hui sortis de la modernité, que nous entrons dans un monde postmoderne dont il est difficile de prendre la mesure avec des outils conceptuels devenus inadaptés. La preuve en est que les conservateurs sont généralement des partisans du libéralisme économique, ce qui revient à dire qu'ils adhèrent à un système qui fait concrètement disparaître tout ce qu'ils veulent conserver, par exemple les traditions et les cultures enracinées.

27) *Für Sie war Europa ein zentrales Thema, als sich die Politik hier noch in wirtschafliche Pragmatismus erschöpfte. Wie beurteilen Sie den Weg, den die Europäischen Union gegangen ist und weiter zu gehen beabsichtig ? Welche « Vision » haben Sie von Europa ?*

Il est vrai que je ne suis jamais fondamentalement défini (ni considéré moi-même) comme Français d'abord, mais comme Européen. Cela explique que nombre de mes centres d'intérêt soient finalement assez peu « nationaux » — un point qui me distingue nettement de beaucoup d'Allemands « de droite ». Je suis donc très favorable à la construction européenne, mais en même temps très critique de la façon dont elle se construit. Je trouve qu'à bien des égards, l'Union européenne reproduit à une plus large échelle tous les défauts propres à l'Etat-nation jacobin : au lieu de garantir l'autonomie locale et l'identité des peuples et des régions, elle tend à tout réglementer de manière autoritaire à partir du haut. Elle a par ailleurs visiblement donné la priorité à l'économie et au commerce au lieu de se soucier d'abord de la politique et de la culture. Le résultat est qu'elle ne sait toujours pas très bien si elle entend constituer une puissance, un projet de civilisation ou une simple zone de libre-échange sous contrôle américain. Aujourd'hui, elle cherche à se doter d'une Constitution sur la base d'un compromis intergouvernemental, Constitution qui n'est en réalité qu'un « traité constitutionnel » puisque jamais n'a été posé le problème du pouvoir constituant. L'Europe politique est en réalité complètement bloquée. Le seul moyen d'en sortir, je l'ai déjà dit plus haut, est la formation d'un « noyau dur » qui regrouperait les pays décidés à aller de l'avant.

28) *Zum Schluß eine Frage in eigener Sache : Wie beurteilen Sie dans Zinnober-Projekt ? Können Sie mit den Themen, die in dieser Zeitschrift stattfinden, etwas anfangen ?*

Je considère bien entendu votre projet avec une grande sympathie. Dans *Zinnober*, je retrouve une volonté de se situer à l'écart du discours dominant qui est aussi la mienne. Surtout, j'y observe la manifestation d'un esprit rebelle particulièrement bien venu. Dans le monde postmoderne, le changement ne se

produit plus par explosion, mais par implosion. La vie commence à changer lorsqu'un nombre suffisant de citoyens se détournent du jeu institutionnel parce qu'ils considèrent que « la vraie vie est ailleurs ». Ce dont nous avons le plus besoin aujourd'hui, ce n'est pas de révolutionnaires — ces figures emblématiques de la modernité —, mais de rebelles. D'hommes et de femmes sur qui les mots d'ordre à la mode glissent comme la pluie sur les canards, tout simplement parce qu'ils ont choisi de penser et de vivre autrement. C'est ce que vous faites à votre façon, une façon que je qualifierai de « dionysiaque », alors que la mienne est peut-être plus « apollinienne ». Mais Dionysos et Apollon se complètent — tout comme le *Waldgänger* et l'Anarque. Toujours le « polythéisme des valeurs » !

Alain de Benoist